

Everian et Adamante

Kylie Ravera

— Les idéalistes vont refaire le monde.

— Ils le refont tous les jours...

— Mais cette fois, il s'agit de notre monde.

Adamante leva les yeux de son journal et un délicieux point d'interrogation vint se poser entre ses sourcils. Everian, les mains croisées derrière son dos, contemplait avec la sérénité d'un moine zen en lévitation le pâle soleil qu'un printemps précoce n'avait pas encore réussi à réchauffer. Le front collé à la vitre, il avait laissé ses paroles s'inscrire en buée sur la paroi transparente et il se demandait comment sa créativité pourrait bien s'exprimer sur un tel support. Après mûre réflexion, il opta pour un cercle surmonté d'un triangle et affublé de deux yeux bridés ; le segment d'un sourire esquissait un timide rictus dans l'hémisphère inférieur. Chu-en-Li vendait des châtaignes, et son chapeau de paille où l'eau se mêlait au soleil, avait l'odeur des sampans. Non pas qu'Everian eût déjà reniflé la digne embarcation du Pays des Rizières, mais cette simple évocation avait le don de mettre en marche, quelque part dans ses deux oreilles, une mélodie qu'accompagnaient les effluves d'une Nuit de Chine aux promesses ensorcelées. Même si Everian n'avait jamais mis les pieds en Chine.

Adamante s'était approchée, derrière lui, et c'était elle, maintenant, qu'il voyait dans le cercle rougeoyant. Il souffla sur la vitre, esquissa la silhouette de sa chevelure, puis songea que ce serait plus agréable de s'occuper de l'originale.

— Et tu crois qu'ils vont réussir ?

Marrant, ça, pensait Everian, je n'avais encore jamais remarqué à quel point ils étaient châtains...

— Arrête, Everian, laisse mes cheveux tranquilles et réponds-moi: tu crois qu'ils vont réussir ?

— Je ne sais pas.

— Alors pourquoi en as-tu parlé ?

Chaque jour était une occasion nouvelle pour Everian de se rendre compte que quelque chose en lui faisait totalement abstraction de tout lien de causalité.

— Eh bien, parce que... parce que je me demandais si en refaisant le monde, les idéalistes referaient aussi le soleil.

Sa franchise le surprit. Il savait pourtant qu'il agaçait Adamante avec ce genre de remarque. Elle se contenta de hausser les épaules. Il s'enhardit et recommença à enrouler les mèches autour de son index. Elle regardait par la fenêtre, mais ce n'était pas le disque rouge qu'elle voyait, ni le chapeau de paille de Chu-en-Li. Il y avait une terrible douceur dans ses yeux, la douceur qu'il peut y avoir dans le regard du juge qui prononce une sentence de mort. Et qui compatit. La menace ne s'adressait pas au miroir d'or, ni à Chu-en-Li. La menace n'avait pas de cible précise, et c'est ce qui la rendait aussi menaçante. Everian avait effleuré le cou d'Adamante, tendu comme un revolver.

— Je crois qu'ils me font peur...

Elle secoua la tête et il sentit qu'elle lui échappait. C'était lui qu'elle regardait, maintenant.

— Ce sont des monstres, Everian. Des loups sauvages qui ont oublié leur part d'humanité. Ils se rendent compte de leur erreur, et ils ont tellement peur d'être déçus par leur reflet qu'ils n'osent même pas se regarder...

Lui, c'était elle qu'il n'osait regarder. Non qu'il eût peur d'être déçu — ça ne lui serait jamais venu à l'idée — mais parce qu'il avait peur de la décevoir, elle.

Dehors, il n'y avait plus que quelques milliards d'atomes de carbone qui attendaient patiemment d'être avalés par mégarde. La danse des atomes, surtout ceux du carbone, avec leur potentiel noir et gris, effrayait Everian, car il ne pouvait l'observer sans prendre conscience de sa propre atomicité. Et si ses atomes à lui rencontraient ceux qu'il ne fallait pas...

Adamante avait allumé une cigarette. La fumée était belle, mais Everian préférait sa buée, quand sa respiration s'inscrivait dans l'air du temps froid et humide — son temps — le plus souvent pendant qu'il attendait le métro, retrouvé dans cette foule anonyme où tant d'autres s'étaient perdus... C'était beau de voir toutes ces aspirations expirées par une paire de poumons trop étroits pour les contenir, s'envoler le long d'un souffle pour se combiner entre elles, perdre leur identité pour en retrouver une plus parfaite, celle de tous les hommes.

Everian attendit que la cigarette eût fini de se consumer pour reprendre la conversation avec son moi silencieux. C'était compter sans le moi d'Adamante.

— Everian, il faut qu'on discute.

Le revolver venait de s'armer. Le doigt, sur la gâchette, ne tremblait pas.

— Nous croyons tous en quelque chose, Everian; mais eux, ils ont choisi quelque chose qui est trop grand pour eux, bien plus grand que ce Dieu qu'ils ont tué pour mettre leur propre nature d'homme à la place. Ils affirment tous qu'ils n'ont foi qu'en la révolte, sans se rendre compte que cela leur a été imposé, que leur exaltation est à double tranchant. Ils ne voient pas encore le moment où on leur dira: «Vous avez été jeunes, c'est bien. Vous avez fait votre révolution, on ne vous le reproche pas. Mais maintenant, tout ça, c'est fini, va falloir commencer à être un peu sérieux.» Ils seront obligés de rentrer dans le troupeau, qu'ils n'auront jamais quitté, d'ailleurs. La révolte ou l'échec; ils n'auront jamais droit à la victoire. Ils crient ensemble, non pour se faire entendre, mais pour écouter d'autres voix que la leur. Ils descendent dans les rues pour chaque morceau de liberté qu'on leur prend ou qu'on leur donne. Ils ont besoin de l'illusion qu'ils ne sont pas seuls parce qu'ils ont conscience que leur faiblesse vient de leur solitude. Alors ils inventent des prétextes, se jouent la comédie avec un tel talent d'acteur qu'ils oublient que seules leurs lèvres scandent les slogans que d'autres ont écrit pour eux. En leur âme, ils ne croient plus en ces idéaux que d'autres leur ont attribués...

Sa voix s'était faite extraordinairement douce. Ce fut avec une certaine surprise qu'Everian se rendit compte que c'était d'eux qu'elle parlait.

— Comment puis-je me reconnaître en eux, s'ils ne savent pas eux-mêmes qui ils sont ? Nous avons le même âge qu'eux, Everian. Mais nous ne sommes plus jeunes. Ne les appelle pas idéalistes, ces gamins qui défilent sous nos fenêtres; ils ont depuis longtemps perdu le privilège de leur innocence. Tout ce qu'ils peuvent espérer, tout ce en quoi ils peuvent croire, tout cela n'a plus d'importance. Il n'y a que toi, qui compte...

Son index avait effleuré la poitrine d'Everian, puis ce fut toute la paume ferme et chaude qui s'appuya sur son sein.

— ...toi et moi.

Everian sentit que la balle l'avait atteint en plein dans le cœur.

Dehors, la rumeur sourde se muait peu à peu en cri. Un cri singulièrement dissonant, fait de fréquences superposées au hasard, qui ne parvenaient pas à se mêler en un accord unique. Un cri qui sonnait faux malgré ces gens qui semblaient vouloir y mettre tout leur cœur. Ou plus.

— Pourquoi ne sommes-nous pas avec eux ?

— Réponds-moi franchement, Everian. Sais-tu pourquoi ils sont là ?

— Non. Mais on pourrait peut-être descendre... pour voir...

— Et marcher avec eux, nous battre avec eux, quelles que soient leurs revendications, sous prétexte que nous avons passé sur cette terre le même nombre d'années, que nous avons les mêmes peurs, les mêmes espoirs, le même avenir... En as-tu envie, Everian ?

— Je ne sais pas. Mais j'aurais cru que toi...

Il se tut, soudain conscient du reproche qu'il allait formuler.

— Vas-y, si tu veux.

La voix aurait pu être dure, méprisante. Elle ne contenait en fait qu'une sollicitude immense et un peu de pitié.

— Vas-y.

Il prit sa veste, s'approcha de la porte. Il savait qu'elle ne le regardait plus, et que s'il sortait, peut-être ne le regarderait-elle plus jamais. Il ouvrit la porte, s'avança sur le palier. Les échos de la rue raisonnaient dans la cage d'escalier, amplifiés. «Ils sont tous là», songea Everian avec un frisson. *Tous, sauf elle.* Il sentait peu à peu l'engourdissement le gagner, un vertige puissant au goût de l'ivresse, la sensation indescriptible que fait naître la peur et l'attrait de la multitude. *Nous sommes trop nombreux. Nous sommes sûrs de gagner.* Il y avait là quelque chose de tellement désespérant... Il ferma les yeux, se laissant happer par cet appel puissant qui émanait

de la foule. Elle lui ouvrait ses bras. Sa main se crispa sur la rampe et il s'apprêtait à dévaler les escaliers quand une autre main se posa sur son épaule. Il en fut surpris. *Je croyais la connaître mieux que ça.* Il réalisa soudain qu'Adamante ne lui avait jamais rien demandé qui aille à l'encontre de ses envies. Il n'y avait jamais eu de tel sacrifice entre eux, comme si ce qu'ils étaient l'un pour l'autre n'avait pas besoin d'être sans cesse remis en question. Malgré tout, Everian songeait parfois qu'il serait bon de tenir une preuve de ce que le sentiment qui les unissait n'était pas parfait mais simplement humain. Mais maintenant qu'elle lui demandait enfin quelque chose, il n'était plus sûr de vouloir réellement le lui accorder. Même s'il savait qu'il allait le faire. Contre son gré. Il se tourna lentement vers elle. Son bras lui entourait le cou et il pouvait respirer dans ses cheveux l'odeur d'un monde et d'un temps qui étaient devenus les siens. Il avança dans l'appartement mais ne put se résoudre à fermer la porte.

— Pourquoi as-tu fais ça ?

— Je voulais que tu restes.

Everian considéra cette réponse, essayant d'imaginer l'émotion qu'elle lui aurait procurée si elle n'avait pas été prononcée avec une telle froideur. Il se détacha doucement d'Adamante.

— Je ne comprends pas. Je croyais pourtant que tu attendais ce jour depuis longtemps. De toute façon, à quoi cela nous engage-t-il de descendre ?

— Cela nous engage. C'est tout.

Est-ce de la colère ? Je n'avais jamais ressenti ça... Envers elle, en tout cas.

— Je ne comprends pas, répéta-t-il. C'est ce que tu voulais, non ? Un grand rassemblement, une solidarité...

— Everian... Ecoute-moi et essaye de comprendre: ce ne sont que des gens qui marchent dans la rue.

Elle a raison.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Ils sont peut-être sincères!

— Ils sont sûrement sincères... Et ils me font peur.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ne sont solidaires que dans leur haine du pouvoir politique en place, une haine dictée par leur jeunesse, irraisonnée, mais tellement puissante qu'elle va peut-être les mener jusqu'à la victoire. Je ne veux pas que ça se passe comme ça. Les alliances contractées sous le sceau de la haine ne sont solides que le temps de la bataille. Mais il ne faut pas oublier qu'une bataille prend toujours fin... ne serait-ce que faute de combattants. Et alors, que se passera-t-il ? Les survivants formeront de nouveaux partis pour commencer une nouvelle guerre...

— Je ne veux pas croire que cette fin soit inévitable. Il doit y avoir un moyen.

— Tous les moyens que je connais sont moralement inacceptables.

— Comment peux-tu être tellement sûre de toi ? Et avoir si peu confiance en eux ? Ils sont tellement nombreux... Maintenant que la révolte se dessine enfin, tu ne veux plus voir en elle notre délivrance. Comment as-tu pu changer ainsi ?

— Je n'ai pas changé, Everian, rien n'a changé. Mais comment aurais-je pu te dire, en te regardant en face, que nous ne pouvions plus compter sur rien, que toutes nos belles phrases n'étaient que des mots, des amulettes pour repousser le temps d'une soirée, le spectre de la fatalité qui nous rattrapera un jour ou l'autre ? Aurais-je pu te dire ça ? En aurais-je eu le courage ?

— Tu me le dis, maintenant.

— Parce que ce jour est arrivé; nous n'avons plus rien à perdre.

— Tu n'arriveras pas à me convaincre de ça.

La fenêtre se brisa en mille morceaux qui s'éparpillèrent dans toute la pièce.

Everian dut se jeter vivement de côté pour éviter le projectile qui atterrit au milieu des débris de verre. Presque aussitôt, des pas retentirent dans l'escalier et la porte, encore ouverte, laissa échapper une voix hurlant des mots que l'effroi, ou peut-être l'excitation, rendait incompréhensibles. Adamante courut vers la porte pendant qu'Everian tirait les volets. Ce qu'il vit

entrer, ensuite, le laissa muet d'horreur: il y avait une quantité incroyable de sang, et au milieu de cette débauche écarlate, l'esquisse d'un visage tordu par la douleur. Le corps était soutenu par un jeune homme:

— Prenez bien soin d'elle, hein ? Je reviendrai la chercher. Ils vont me le payer...

Il s'élança vers la porte. La voix d'Adamante s'éleva, impérieuse :

— Qu'est-ce que tu attends ? Viens m'aider! Approche le divan...

Everian s'exécuta. Ses yeux ne parvenaient pas à quitter l'endroit du visage où il aurait dû y avoir un regard.

— Dépêche-toi, Everian, va chercher la bassine, sous l'évier, et tout ce que tu pourras trouver comme coton et bandages dans la pharmacie!...De l'eau, dans la bassine! Et profite-en pour m'apporter de l'alcool à 90°.

Avant ce jour, les cheveux rouges avaient toujours fait rire Everian.

Il observait les mains d'Adamante qui semblaient saisir le rouge dans leurs doigts pour le noyer dans la bassine. Bientôt, le visage avait retrouvé une apparence humaine.

Elle a notre âge!, songea brusquement Everian. Et si c'était Adamante qui était allongée là, en train de mourir, en train de partir pour toujours loin de lui... Est-ce qu'il la quitterait pour voler au secours de son idéal ? Aussitôt, il sut la réponse. *Mon idéal, c'est elle.*

— Mais qu'est-ce que tu fais ? Viens me remplacer. Je vais descendre et essayer de trouver quelqu'un pour la soigner. Il y avait une ambulance, tout à l'heure, au coin de la rue... Ne fais pas cette tête, elle ne va mourir dans tes bras! Avec un peu de chance, elle est juste un petit peu sonnée.

Elle attrapa son blouson et quitta l'appartement, non sans avoir lancé à Everian, au passage, ce regard si triste qui signifiait: «Tu vois, j'avais raison.»

Le jeune homme se pencha vers l'inconnue. Sa blessure au bras avait pratiquement arrêté de saigner. Mais sur la bandelette qui enveloppait sa tête, une tâche sombre venait d'apparaître. Elle avait ouvert les yeux.

— Il est parti...

Ce n'était pas une question. Mais la voix vibrait avec quelque chose qu'Everian ne put distinguer entre la tristesse et l'espoir. Il demanda:

— C'est ce que tu voulais ?

Les yeux de la jeune femme s'arrondirent sous l'effet de la surprise. Puis un sourire effleura ses lèvres.

— Tu aurais été un de ses amis, ou un de ces gars qui défilent dans la rue, et je t'aurais répondu sans hésiter que notre cause est plus importante que les individus qui la soutiennent. Mais tu es ici. Tu n'es pas avec les autres et il y a sûrement une raison...

La douleur lui arracha une grimace.

— C'est moi qui lui ai demandé de me laisser et de courir avec les autres derrière son idéal et sa vengeance. Il m'a obéi. Mais peut-être aurais-je préféré qu'il ne m'écoute pas... Je l'aurais insulté, je l'aurais supplié de partir, pour qu'il continue de m'aimer, alors qu'il aurait dû rester pour que je l'aime encore... Etre plus importante que ce qu'il peut y avoir de plus important pour lui...

Elle ferma les yeux. La tache, sur le bandage qui ceignait son front, avait grandi. Everian crut qu'elle s'était endormie et il s'apprêtait à reposer doucement sa tête sur le sofa quand il l'entendit murmurer:

— Il n'y a plus que sa mort qui soit encore à la hauteur de ce qu'aurait pu être notre amour...

Everian se leva. Il n'aurait su dire si c'était ses jambes qui vacillaient ou si c'était le tangage de la pièce qui lui avait donné le mal de mer.

Une bouteille venait de s'écraser sur les volets.

La porte s'ouvrit et laissa pendant un bref instant des échos qu'il croyait d'un autre temps monter jusqu'à lui. La voix d'Adamante en attestait cependant la réalité:

— Elle est là, docteur.

Il est trop jeune pour être docteur. Plus vieux que nous, bien plus vieux que nous, mais encore trop jeune.

Il s'occupait pourtant de la fille, examinait les bandages, tâchait d'acquiescer par le sourire la confiance que ses cheveux trop bruns ne pouvaient lui gagner.

— Bon, je vois ce que c'est... Le coup classique de la batte de base-ball de votre équipe préférée de C.R.S...

Il se tourna vers Adamante.

— S'il vous était possible de faire un saut dans un poste de secours pour me ramener les trucs dont j'ai besoin... Ou votre copain, d'ailleurs.

— C'est bon, donnez-moi votre liste.

Everian n'avait pas bougé. Doucement, il sentait que son sang se figeait dans ses veines. Ce ne fut qu'après qu'elle fut sortie qu'il maugréa enfin:

— J'aurais peut-être dû y aller...

— Ne vous inquiétez pas pour elle. Les affrontements ont lieu en haut de la rue et je l'ai envoyée à l'opposé, dans un coin où on n'a sans doute même pas dû entendre un seul écho de tout ce bordel.

Il avait décidément un sourire très sympathique.

— C'est par là-bas que j'habite, avec ma femme et ma gamine de trois ans, alors vous comprenez...

Everian comprenait.

— Je n'ai pas envie d'envoyer mes assistants se faire matraquer, il y a suffisamment de jeunes allongés sur le pavé comme ça.

Il avait commencé à défaire les bandages. La fille avait fermé les yeux; elle avait fini par s'endormir. Curieusement, ce n'était pas à elle qu'Everian pensait, mais à une autre petite fille saine et sauve en bas de la rue, quand il demanda:

— Pourquoi êtes-vous venu ici, aujourd'hui ?

Les doigts du médecin se crispèrent un peu sur la bandelette.

— Parce que j'ai eu votre âge, moi aussi, il n'y a pas si longtemps. Et j'ai l'audace de croire que j'avais les mêmes idées. Je voulais voir si quelque chose avait vraiment changé. Et puis je savais aussi qu'on aurait besoin de moi...

Everian se rendit compte que sa génération dans la rue constituait un reproche pour ceux qui étaient venus avant, avec le même espoir de servir quelque chose ou quelqu'un puisqu'ils ne pouvaient servir à rien.

— Vous avez déjà manifesté ?

— Et comment! Médecine: vous ne pouvez pas savoir ce que ces gens peuvent réclamer, sous prétexte qu'ils sauvent des vies humaines... Je plaisante. Mais j'ai défilé, moi aussi. Les mots ont changé, mais au fond, le problème reste là. Ne m'en veuillez pas, mais je pense sincèrement que vous n'êtes pas encore capable de prendre les bonnes décisions... si tant est qu'elles existent! Vous trouvez que la pilule de la désillusion est plus dure à avaler pour vous que ça l'a été pour nous. C'est faux; on avait nos problèmes, nous aussi. On se croyait plus malheureux que nos parents, que nos frères aînés, que la promotion qui nous avait précédés. Le problème, c'est que vous êtes jeunes. Et que vous en faites tout un drame.

Everian hocha la tête. Sur le divan, la fille ne bougeait plus.

— Votre attitude est ridicule, mais vous avez besoin de ça. Après tout, c'est vous que ça regarde. Moi, je suis là pour ramasser les morceaux.

— Que ferez-vous le jour où à la place de cette inconnue, il y aura votre fille, blessée, parce qu'elle n'aura pas su choisir entre croire en rien et croire vraiment ?

Les doigts arrêtaient de dévider la bandelette.

— Aurez-vous le courage de lui dire que ce qu'elle a fait n'aura rien eu d'extraordinaire, que ses sacrifices resteront à jamais inutiles ? Aurez-vous le courage de lui dire la vérité ?

Il y eut un silence. Puis:

— Je ne saurais empêcher ma fille de faire ce que moi-même j'ai fait. Je tremblerai pour elle, je lui en voudrai, peut-être. Mais jamais je ne lui dirai que son sacrifice n'aura rien eu d'exceptionnel. Qu'elle le découvre elle-même, elle ne me tiendra pas rigueur de le lui avoir caché. Qu'elle l'ignore toujours, si elle a cette chance. Je vous l'ai dit: je ramasserai les morceaux. Des pas dans le couloir firent prendre conscience à Everian que la rumeur s'était faite plus lointaine. En haut de la rue... Il pensa à Chu-en-Li et à ses châtaignes.

— Voilà, docteur. Il doit y avoir tout ce qu'il faut.

Adamante était essoufflée. Mais très calme. Incroyablement calme. Elle a vu quelque chose, se dit tout de suite Everian.

— Bon, eh bien on va pouvoir s'occuper de tout ça...

Ça... la jeune fille dans leur appartement, tous les jeunes et la quantité incroyable de sang qu'ils pouvaient verser...

— Aidez-moi à la transporter, il doit y avoir un camion du SAMU, en bas, au croisement.

— Je sais, je l'ai vu.

Ils sortirent tous les trois.

J'aurais peut-être dû y aller... songea encore Everian. *Et puis zut! Pour l'égalité des sexes. Elle se débrouille tellement mieux que moi...*

Dehors, la rue comptait ses morts.

Peu importe. Je ne les connaissais pas.

...Alors, pourquoi cela me fait-il mal ?

— C'est ici qu'on l'a amenée ? La copine de mon pote ?

Everian observa un instant le jeune homme qui se tenait dans l'encadrement de la porte, avant de lui répondre:

— Elle était ici, mais on vient de la transporter dans un camion du SAMU.

— Pas trop grave, au moins?

— Je ne sais pas.

L'écharpe laissait à peine voir des yeux fiévreux. Leur lueur avait quelque chose de terrifiant.

— Tant pis, alors...

Il recula d'un pas et s'arrêta net.

— Mais qu'est-ce que tu fous ici ? Viens avec nous ! Ces salauds sont amassés au bout de la rue, on a besoin de tout le monde. Va y avoir une de ces castagnes ! Ca va puer le flic crevé pendant une sacrée berge, dans le coin. Allez viens, quoi...

Puis il haussa les épaules, enfonça sa casquette, resserra son écharpe et sortit.

D'ici peu, il ne sera plus qu'une bavure.

— Qui c'était?

Adamante referma la porte derrière elle.

— Il cherchait la jeune fille.

— C'est bon, on s'occupe d'elle.

Cigarette. Briquet. Une flamme; mais au dernier moment, leurs regards se croisèrent.

— Et puis zut!

Cigarette et briquet étaient tombés au milieu des débris de verre. Les doigts d'Adamante tremblaient.

J'aurais dû y aller, se répéta Everian.

— Qu'est-ce qui s'est passé?

Pour toute réponse, elle lui tendit l'objet qu'elle dissimulait sous son blouson.

Everian n'avait jamais vu d'arme à feu, avant.

— C'est avec ça qu'ils règlent leurs comptes, maintenant.

Et il n'avait jamais vu non plus la peur dans les yeux d'Adamante.

— Tu l'as trouvé...

— Par terre. N'importe qui aurait pu le ramasser comme un bouquet de fleurs.

Mettre les choses au point...

— Pourquoi as-tu voulu qu'on reste ici?

Elle ne lui répondait pas. Il reprit plus doucement:

— Pourquoi... Je t'aurais emmenée loin de ces fous, loin de tous ces gens dont nous n'avons rien à faire, avant qu'ils n'en arrivent là...

Adamante s'était brusquement retournée. Everian ne savait plus très bien si c'était la colère ou les larmes qui faisaient trembler sa voix:

— Tu sais que c'est faux, Everian. Tu l'as dit toi-même : c'est pour l'humanité, que nous sommes encore ici, c'est pour l'humanité qu'ils sont tous ici! Même si on avait voulu s'enfuir, elle nous aurait retrouvés, elle nous aurait rattrapés. On ne peut pas vivre sans elle, et pourtant, on est en train de la perdre...

Il y avait quelque chose de désespéré dans son regard. Everian comprit que c'était ça, la lucidité. Il essaya pourtant encore:

— Je t'emmènerai loin quand même, le temps que tout ça se calme...

— Mais tu ne comprends donc rien ! Ils ne se calmeront plus, maintenant ! C'est leur dernière révolte, ils veulent en faire un feu d'artifice, ils veulent transformer l'univers entier en un immense brasier ou brûlera le feu de leur gloire ! Enfin ils ont les moyens de faire quelque chose : tout défaire, l'ultime moyen d'affirmer leur supériorité sur tous ceux qui étaient là avant! Qu'ont-ils à perdre ? Ce que nous avons tous à perdre: notre étincelle de vie. Rien d'autre! Et ils n'auront aucun scrupule à la sacrifier sur l'autel de leur passion. Passion... ils n'ont plus que ce mot-là à la bouche! La génération des exaltés sera la dernière: ils ne supporteraient pas de retomber...

Les bras d'Everian étaient le seul refuge pour les craintes d'Adamante.

— Je sais pourquoi tu es restée: ces gens-là, ils nous représentent un peu, même si on ne les a pas choisis. Et ce serait vraiment lâche de les abandonner au moment où ils vont commettre la plus grande bêtise de notre vie...

Il y eut un bruit à la porte. Le coup était discret mais voulait se faire entendre. Le genre de bruit paradoxal qui fait qu'on sait tout de suite qui frappe. Réflexe revolver qui glissa sous le sofa. Puis:

— Entrez!

Le flic aurait dû avoir un bandage sur la tête. Et il n'aurait certainement jamais dû se trouver en position verticale.

— Le type qui vient de sortir de chez vous, là, y a pas deux minutes. Qui était-ce ? Je veux tous les renseignements que vous pourrez me donner sur lui.

Il tenait à peine debout. Adamante le poussa doucement sur le divan. Il ne résista pas.

— Nous ne le connaissons pas, répondit enfin Everian.

— Bien, bien, fit-il.

Au fond, ça lui était égal. Sur le moment, à cause de la colère et de la douleur, il lui aurait broyé les membres. Maintenant...

— Au moment où il est sorti, il m'a jeté une bouteille de verre, crut-il bon d'expliquer. Et comme vous êtes les derniers à être encore dans l'immeuble...

— Je vais chercher un médecin.

— Non!

Il s'était levé, vacillant sur ses jambes.

— Non, reprit-il plus doucement. Je vais essayer de rejoindre ma division. J'ai des gamins, là-dedans. (Son pouce désignait la fenêtre aux volets clos.) Il faut que je les protège...

— De qui ?...

Everian aurait voulu que ces mots ne soient entendus que par lui.

— Des autres gamins... et de mes collègues. Les casseurs sont peut-être minoritaires, chez vous, eh bien ceux qui prennent plaisir à tabasser de la chair tendre ne sont pas plus nombreux chez nous. Mais allez leur expliquer ça...

Ils ne le croiraient pas.

Le flic partit en titubant comme un homme qui aurait trop bu. Everian fit un pas dans sa direction mais une main l'avait saisi par le poignet.

— Laisse-le partir. Sa place n'est pas ici. Nous sommes dans l'autre camp, même si nous n'avons pas les mêmes idées. Ne l'oublie pas.

— Il me fait de la peine.

— C'est sûrement quelqu'un de très bien. Mais nous n'avons pas la carte du parti : pas de carte de crédit... Il ne faut pas trahir les nôtres, Everian, ceux qui pensent qu'ils n'ont rien.

La lumière vacilla. Mais Adamante n'avait plus besoin des bras d'Everian pour cacher son angoisse.

— Viens, on va essayer de nettoyer un peu tout ça. Je m'occupe du divan, si tu veux. Prends une pelle et ramasse les morceaux de verre.

Everian s'exécuta. Il en avait assez de réfléchir.

Dehors, il n'y avait plus de bruit. La nuit n'attendait plus que le crépuscule ait fini d'inspirer les poètes pour imposer sa réalité de cendre.

Un peu plus tard, quelqu'un frappa de nouveau à la porte. Everian ouvrit et reconnut le jeune homme qui avait accompagné la fille blessée. Il portait un bras en écharpe.

— Je voulais vous remercier...

— Elle va bien?

— Ils l'ont gardée à l'hôpital. Mais elle sera vite sur pied. Elle ne sera pas avec nous ce soir. Elle aurait tellement voulu...J'y vais pour elle. Elle m'a supplié...

Everian se sentit tressaillir.

— Qu'est-ce qui se passe, ce soir?

— En haut de la rue, dans le parc, vous savez?...Tout le monde est là-bas. Enfin, le cœur est là-bas, parce que ça s'étale loin, très loin. Des millions de personnes et un seul combat...Vous ne trouvez pas que c'est magnifique?

Ses yeux brillaient de fierté. Après tout, cette foule, c'était un peu lui.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi? Ou descendez simplement dans la rue. Ou si vous avez peur de ne pas trouver de place, mettez-vous à la fenêtre. Vous ne risquez rien.

Adamante s'était précipitée sur les volets. Elle jeta un coup d'œil dehors, et quand elle se retourna, son visage était devenu blême.

— Ils sont vraiment tous là, balbutia-t-elle.

Du haut de la rue où des flammes dansaient, consommant un symbole politique quelconque, jusqu'à l'autre extrémité du boulevard, à perte de vue, il y avait des visages silencieux éclairés par les réverbères. Ils étaient tous à genoux.

Et parmi eux, combien de cadavres ?...

— Je vous l'avais dit !

Everian se tourna vers le garçon, et dans un murmure, lui demanda:

— Pourquoi faites-vous ça?

Un regard étonné se posa sur lui.

— Parce qu'il faut le faire! Ceux qui sont venus avant n'avaient pas le courage. Mais nous, nous avons envie de nous battre! C'est tellement magnifique d'avoir un idéal qui est enfin à sa portée... Et si nous ne luttons pas pour lui alors que nous sommes jeunes, quand le ferons-nous?

Ses bras s'ouvrirent comme pour englober la marée humaine qui étendait sa multitude devant leurs fenêtres.

— Tout ça, c'est notre œuvre. La plus belle œuvre qu'un artiste ait jamais rêvé de signer: l'humanité ! La grandeur de cette idée colossale, inhumaine: l'humanité ! La somme de tout ce que nous avons de plus précieux, la seule chose que nous ayons, en fait: toutes nos vies ! Et ses espoirs, ses aspirations, ses désirs, nos forces, nos faiblesses, nos victoires, nos défaites, tout ce qui est, tout simplement; ce qui est... Ce soir, l'humanité va enfin prendre conscience de sa force. Une force terrible, parce qu'à part elle, il n'y a rien.

Il tomba à genoux.

— Regardez ! Ils sont tous à genoux ! Et pour qui croyez-vous qu'ils ont abandonné leur fierté ? Pour ces messieurs du gouvernement, ce président et ces ministres qui vont venir ce soir placer leur beaux discours creux dans le parc ? Non ! Ils s'inclinent devant les autres, ils s'inclinent devant les leurs ! Ce soir, nous serons tous réellement à égalité. Et nous expliquerons à la gérontocratie que notre idéal lutte contre leur corruption et leur bêtise. Nous les obligerons à comprendre ! Nous sommes les premiers à avoir compris ! Nous sommes les premiers à vouloir vivre !

Il s'était relevé.

— Venez, venez avec moi !...

La fin de sa phrase se perdit dans l'escalier.

— Pauvre fou !, murmura Adamante.

Dehors, le premier coup de feu avait éclaté.

Ils fermèrent de nouveau les volets. La foule avait à peine frémi. Quelqu'un, quelque part, avait cessé de vivre.

Ils allumèrent leur poste de télévision. L'heure des infos.

— De légers incidents se sont produits tout à l'heure dans la capitale. Alors que la manifestation se dissipait dans le calme, une bande de jeunes casseurs inconnus des organisateurs du défilé ont semé la panique en lançant des pavés sur les vitrines de plusieurs magasins. La police, rapidement intervenue, a réussi à mettre la main sur une bonne partie de ces jeunes «trouble-fête» (sourire) qui ont été aussitôt maîtrisés et conduits au poste de police le plus proche. A l'heure actuelle, tout est rentré dans l'ordre; les derniers manifestants sont retournés chez eux et les rues sont de nouveau ouvertes à la circulation...

La télévision s'éteignit. Comme tout ce qui pouvait s'éteindre.

— Que se passe-t-il ?

— Une panne ?

— J'ai peur que ce soit plus que cela.

Des sirènes s'étaient mises à hurler. Dans la rue, la clameur avait repris de plus belle. Avec précaution, ils entrebâillèrent les volets. La panique courrait à la vitesse de la lumière.

Un cri retentit :

— Bande de salauds ! Ce n'est pas en éteignant vos lampions que vous nous rendrez aveugles !

La rue sans réverbère n'était plus qu'une mer noire et mouvante qui élevait en son sein les lames de l'amertume et les courants de la révolte. Des formes sombres couraient sur place, tombaient et ne se relevaient plus, englouties dans la masse qui recrachait sur le pavé les corps sans vie. Le spectacle était effroyable et grotesque.

— Ils vont tous se tuer !...

On n'entendait plus que les sirènes, à présent; de longues plaintes terminées en sanglots, pour tous ceux qui ne pouvaient plus pleurer.

— Comment vont-ils s'en sortir ?

La voix d'Everian s'étranglait dans sa gorge.

— Sortir d'où ? Sortir de quoi ? Il n'y a plus qu'eux, maintenant. C'est ce qu'ils voulaient : être seuls... Il doit y avoir des bougies, quelque part.

— J'ai posé ton briquet sur la table.

— Va le chercher. Je reviens.

Quelques minutes plus tard, ils se retrouvaient à tâtons. La flamme sembla jaillir des mains d'Everian pour se déposer dans celles d'Adamante.

La rue n'était plus qu'un hurlement. Là où des millions de gens auraient dû crier, on n'entendait plus qu'une seule voix.

Elle a raison; c'est ce qu'ils voulaient. Ils éteignirent la bougie, s'allongèrent côte à côte.

— Tu sais, Everian...

La voix d'Adamante était douce au milieu du tumulte.

- ...pour la fille. En fait, c'était vraiment grave. J'ai parlé avec le docteur. Elle a... elle avait peu de chances d'en réchapper.
- Il fallait que l'un des deux meurt.
- Ils sont peut-être morts tous les deux.
- Pas de la même façon.
- Est-ce que ça compte?
- Ca compte pour nous...

Everian avait terriblement conscience de ce visage posé auprès du sien. Tous les détails de ses traits défilaient dans sa tête. Il la regardait avec ses lèvres, dans l'obscurité... quand soudain il la vit. Et elle le vit. Leurs yeux contenaient toute la terreur qu'ils pouvaient s'échanger. Ils se levèrent tous les deux en même temps, et promènèrent leurs regards paniqués dans toute la pièce. Elle était éclairée par une lumière d'une pureté inouïe, blanche comme la mort, et tout aussi fascinante. Everian s'était précipité vers les volets. Un hurlement d'Adamante l'arrêta net.

— Non! Non, Everian, non!

Il sentit l'air vibrer autour de lui et se retourna pour la voir articuler ces mots. Il n'entendait plus rien. Sa tête était pleine du bruit de l'explosion, qui avait été si fort qu'il en avait perdu l'ouïe.

— Qui a fait ça?

Ca n'aurait servi à rien de hurler; ils communiquaient par vibrations. Everian articula:

— Qui a fait ça?

— Quelle importance...

Le visage d'Adamante était baigné de larmes.

— Les cons...

Encore une fois, elle avait raison; nous sommes les derniers.

Ils n'avaient plus besoin de bougie pour voir comme en plein jour. Ils étaient sous les projecteurs, au centre de la pièce. Au cœur du drame. La Fin du Monde... Il la prit par la taille. Ensemble, ils s'approchèrent de la fenêtre. Ils ouvrirent les volets. Tous leurs mouvements se faisaient au ralenti, comme si le temps lui-même avait été ébranlé par la secousse.

La lumière était aveuglante. Même des yeux fermés ne pouvaient l'arrêter. Cette explosion de lumière avait scellé l'unité de l'humanité. L'humanité moins deux. Dans la rue, il n'y avait plus personne. Pas de corps. Juste un gigantesque voile de silence qui enveloppait le dernier bruit de l'univers. Ils attendirent, figés, sur le balcon. Et ce fut le vrai silence. Celui que seul le premier homme avait un jour pu entendre.

— Qu'allons-nous faire?

Everian n'eut pas besoin de réfléchir.

— Tout recommencer! Partir sur des bases nouvelles! Ce ne sera pas une chimère, cette fois-ci. Nous avons réellement une chance. Puisqu'il n'y a que nous! Le plus important, tu le disais toi-même. Il y avait une chose, entre nous et le bonheur: l'humanité. Maintenant, l'humanité, c'est nous!

Il se tourna vers Adamante. Elle l'observait, un sourire sur les lèvres, entre les larmes. Elle avait la même douceur, dans le regard, que celle qui avait vu condamner l'humanité, quelques heures plus tôt. Le revolver venait de s'armer. Le doigt, sur la gâchette, ne tremblait pas. La dernière pensée d'Everian fut pour Chu-en-Li. *Au mois d'avril, il n'y a plus de châtaigne.* Everian sentit que la balle l'avait atteint en plein dans le cœur.

Quelques puristes chercheront peut-être la pomme; qu'ils sachent qu'un certain Macintosh — Mac, pour les intimes — s'est chargé de suppléer à cette absence. Quant au serpent, vous trouverez certainement un spécimen unique en son genre si vous vous donnez la peine de pousser votre exploration un peu plus loin dans les sentiers battus de votre personnalité. La seule chose qui manque peut-être, par rapport à l'original, c'est une suite à l'histoire.

Rassurez-vous, c'est exprès; il n'y en a pas.